

Commentaires

Numéro 19, juin–juillet–août 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20324ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1985). Compte rendu de [Commentaires]. *Nuit blanche*, (19), 26–32.



LA FELICIDAD HA! HA! HA!

Alfredo Bryce-Echenique
Luneau Ascot Éditeurs, 1985

... Il a fallu qu'un jour je commence à me sentir mal dans la vie reprennent l'un après l'autre, comme en écho, les personnages d'Alfredo Bryce-Echenique dans les neuf nouvelles qui composent ce recueil. Neuf variations sur le thème de la solitude, de la tendresse (celle qu'on recherche éperdument), des rêves qui deviennent tour à tour désillusions, voire cauchemars dans certains cas.

Le titre du recueil, *La felicidad Ha! Ha! Ha!*, donne d'emblée le ton. Le sourire ressemble ici plus souvent à une grimace de douleur, le rire à l'expression du désespoir. Il est davantage question d'ironie (parfois tendre, parfois amère) que d'humour. Jamais de pitié toutefois, si ce n'est dans le dernier texte, *Mort de Sevilla à Madrid*, et l'humour y est constant, démesuré même par moments, comme pour noyer ce sentiment de pauvre dans un éclat de rire soutenu.

Chez Bryce-Echenique, le présent trahit les espoirs du passé. Le bonheur se terre dans les souvenirs. Qu'il évoque la vie liménienne ou parisienne, un même constat s'impose: il y a ceux qui ont réussi et les autres, ceux qui ont mal tourné. Bryce-Echenique affectionne davantage ces derniers: l'avocat

devenu alcoolique parce qu'il ne pouvait plus se mentir à lui-même, le réfugié péruvien qui enseigne la grammaire espagnole dans une école minable du Marais, l'enfant qui refuse de devenir un homme parce qu'il ne veut pas être un héros, le jeune ambassadeur qui a tout réussi, sauf à se faire aimer de la seule femme qui comptait vraiment pour lui. Autant de personnages pour qui le besoin de vérité et de tendresse devient un jour plus important que tout le reste. Tous ont une âme «à double tranchant», le prix qu'il leur faut payer pour leur lucidité.

À la manière de certains cinéastes italiens (E. Scola, M. Ferreri), Bryce-Echenique dénonce l'hypocrisie d'une société qui repose avant tout sur le pouvoir, qui écarte, quand elle ne les écrase pas, ceux qui voient et pensent différemment. Une société qui se met à rire quand on lui parle du bonheur.

Jean-Paul Beaumier

QUARTIER PERDU Patrick Modiano Gallimard, 1984

On parle de *Quartier perdu* à la radio, on dit que les jeunes critiques seront certainement sévères avec ce livre, qu'ils ne comprendront peut-être pas. Je compatis, sans même connaître Modiano. J'aime les inconditionnel-le-s.

Paris en juillet, traversée par des cars de touristes, la chaleur. Ambrose Guise, écrivain de roman policier, 39 ans, de nationalité anglaise, retrouve la ville de ses 20 ans. Rien n'a changé, mais tout n'est plus pareil. Ambrose Guise hésite. C'était l'époque de Rocroy, de Ghita, de Georges et de Carmen, oui Carmen. Ambrose Guise avait pour nom Jean Dekker, et il passait ses nuits avec la bande; des gens plus âgés, effrayés ou dégoûtés par le sommeil. Ils erraient dans Paris comme Ambrose Guise



aujourd'hui. Doit-il oublier? En Angleterre, sa femme et ses enfants l'attendent.

Ambrose Guise retrace son passé, un peu au hasard, aidé de Ghita, une des rares survivantes. Il nous raconte, se raconte. Il écrira un livre. Comme il aimait Carmen, à vingt ans.

Vous savez, l'histoire est très simple, mais dès la première page j'ai été saisie par la tranquillité de cette écriture, le bien-être qu'elle procure. Je sens que Modiano aime écrire. Il sait me faire déambuler dans Paris avec lui, il sait m'unir à cette errance avec finesse. On le dit, Patrick Modiano, c'est le charme. J'ajoute que ce charme n'est pas passager, qu'il dépasse le temps de la lecture.

Johanne Jarry

LA POMPÉI René-Victor Pilhes Albin Michel, 1984

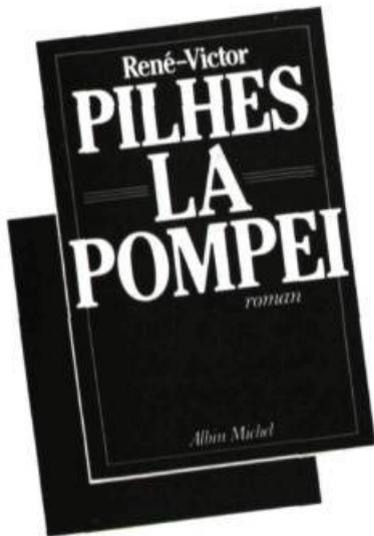
Je sais, maintenant, comment est morte la comtesse Marthe de Tonombres née du Vial, femme de Raoul de Tonombres, officier de la Légion des Volontaires français contre le bolchévisme, ramené d'Allemagne au début mai 1945, paralysé à vie, le visage dévasté par une bombe incendiaire russe. Je connais les noms et les puissants mobiles de ses assassins. Je puis, enfin, expliquer et relier entre eux des

événements demeurés obscurs et les violentes entreprises de jeunes gens qui défrayèrent la chronique des années 70 un peu partout en France, notamment à Toulouse, à Paris, sur la frontière d'Espagne, à Masergaël, petit port de la mer du Nord.

Ainsi débute *La Pompéi*, de R.-V. Pilhes. Ça démarre donc en trombe et ça ne s'arrêtera pas. Disons-le sans ambages: la lecture de ce roman procure un plaisir absolu. Il relate une histoire tout à fait passionnante, compliquée comme peu le sont mais exposée avec une clarté exemplaire. Des événements par millions, des surprises, des rebondissements, le tout à la façon des feuilletons du XIX^e siècle. Il comporte aussi une psychologie qui accompagne les événements d'une façon serrée. Il y a aussi un sens, c'est-à-dire que, loin du roman à thèse, ce roman veut quand même dire quelque chose. Au fond, ce roman a la plénitude de la vie.

Pilhes nous avait donné il y a quelque dix ans *L'Impréca-teur*, que j'avais aussi lu d'une traite, et qui est maintenant disponible en format poche. Dans *La Pompéi*, Pilhes continue de présenter sa vision de notre époque. *L'impréca-teur* touchait l'univers des cadres et des grandes agences et les prenait à partie. L'un des lieux importants de l'action de *La Pompéi* s'appelle La Médiatrice, et son personnage, qui en vient d'ailleurs à travailler dans les médias, demeure le médiateur par excellence de tout ce qui arrive en étant partout où cela importe. Les médias d'information reçoivent un traitement ironique et loufoque, mais c'est surtout l'Histoire, à travers celle de notre siècle, à travers celles de la France et de l'Europe qui est ici en question.

La Pompéi manifeste un rare et subtil sens du récit et du mystère. Son premier sous-titre est: «La mort inouïe de la comtesse»; son deuxième: «Un épisode convulsif et ténébreux de l'histoire du monde vers la fin du XX^e siècle». Pilhes pousse



plus loin que jamais son style baroque et son vocabulaire touffu, imagé et dense. Des destins hors du commun sur fond d'histoire: que ça peut faire de bons livres! *La Pompéi* donne envie de conseiller à plusieurs scribouilleurs de ne pas craindre les silences littéraires de dix ans. Le roman qui me rappelle le plus *La Pompéi*, par sa vitalité et sa plénitude, dans ceux que j'ai lu depuis 7-8 ans, c'est (chauvinisme bien pardonna-ble) *Le matou*, ce qui se comprend, quand on sait que Beauchemin a mis sept ans à l'écrire.

Martial Bouchard

LA FOSSE DE BABEL

Raymond Abellio

Gallimard,

L'Imaginaire n° 143, 1984

Aborder l'oeuvre de Raymond Abellio en novice réserve quelques surprises, depuis la découverte du talent immense d'un écrivain peu connu jusqu'au délire idéologique plutôt malsain qui laisse le lecteur attristé. Car si une prose remarquable hisse l'auteur, en tant que styliste, au rang d'un Gide ou d'un Proust, le regard parfois si lucide mais trop souvent faussé par l'enfièvrement qu'il porte sur l'aventure intellectuelle et spirituelle de la civilisation occidentale risque de donner prise à

maintes personnes récemment gagnées aux idées de droite. Mais on goûtera particulièrement cette visite des catacombes où circulent les connaissances les plus secrètes, où s'agitent disciples de Maître Eckhart et glossateurs de la Kabbale en vue d'imposer un nouvel ordre de l'univers. La peinture de ces groupuscules où se côtoient visionnaires et illuminés fascine d'autant plus qu'ils existent. Et selon les minces notices biographiques disponibles, Abellio aurait nagé en ces eaux souterraines.

Au début des années cinquante, alors que s'actualise en Europe la décadence intellectuelle de l'Occident et que le maccarthysme sévit aux U.S.A., Drameille, romancier et philosophe, invite son ami Dupastre, retiré dans la pampa argentine pour méditer sur la «structure absolue», à se joindre à une petite élite préparant la venue du «communisme sacerdotal». Prévoyant la rénovation de l'intellectualité collective par le monde jaune et celle du psychisme collectif par le monde noir, Drameille cherche à hâter le déferlement des forces matérielles de l'Orient et l'assomption de l'Occident spirituel. Pour ce faire, il établira des contacts, depuis les milieux scientifiques français jusqu'aux cercles fermés des pouvoirs soviétique et chinois, tout en attisant le chaos politique. Ainsi, Von Saas, ex-officier S.S., sera chargé de former des milices fascistes dans les usines d'un milliardaire américain, alors qu'un autre membre du groupe, Santafé, fomentera le terrorisme anarchiste dans les mêmes usines. Pour Drameille, seuls quelques élus devraient survivre à ces conflits et ainsi former une caste spirituelle supérieure apte à régner sur le nouveau monde communiste.

Dupastre concentre son activité de narrateur davantage sur l'évolution de la conscience des membres du groupe et sur les théorèmes idéologiques qui les animent que sur les seuls événements dont il se distance



d'ailleurs assez rapidement. Cet intérêt porté aux personnages, même à ceux qui ne font que graviter autour du groupuscule, évite la politique-fiction et fait la force du récit, mais constitue aussi sa pierre d'achoppement, puisque assez tôt Dupastre entreprend la chronique de sa relation avec Françoise de Sixte. Cette relation sera le lieu de nombreuses considérations sur l'amour où se manifestent d'assez vifs préjugés sexistes. Ainsi, on apprend que la femme et la cérébralité font mauvais ménage, ou alors que le désir de coïncidence des orgasmes dénature la sexualité féminine, et j'en passe. Élagué de telles considérations, le récit s'inscrit encore dans une perspective élitiste, oblitérant ainsi de très beaux passages sur l'art.

En raison de l'interdépendance universelle que présuppose la «structure absolue», tous les faits et gestes, peu importe leur nature, contribuent à l'unification du Sens. Dupastre assumera ainsi les rôles du traître et du héros en toute liberté de conscience, contribuant à la catastrophe finale. Toutefois, le drame le plus intense n'est pas, pour moi, celui qui clôt le roman, mais celui d'un écrivain très doué ayant succombé à la tentation totalitaire. À lire, pour l'exemple.

André Lamontagne

DÉPLACEMENTS DÉGAGEMENTS

Henri Michaux

Gallimard, 1985

Dès *Qui je fus*, paru en 1927, Henri Michaux, décédé à la fin de l'automne 84, se sera démarqué de l'ensemble du monde littéraire par une recherche pathétique et solitaire. Auteur d'une oeuvre poétique inclassable, Michaux se sera servi du langage comme exorcisme et en aura désarticulé la logique jusqu'à un point ultime, poursuivant en cela le meilleur de l'héritage surréaliste en même temps qu'un questionnement d'essence métaphysique.

Déplacements déagements ne fait pas exception à cette règle que semble s'être fixée Michaux d'exprimer dans une prose lapidaire l'hostilité par lui ressentie face à la médiocrité du réel. Des «vérités» apparaissent qui transcendent un propos en apparence anodin et neutre, comme ici: «Fermée complètement ou incomplètement, la forme incurvée, que maintenant l'enfant voit venir de loin, va l'attirer de plus en plus. *L'homme, c'est trouvé pour toujours.**» Ailleurs s'inscrivent des constats implacables, dont la cruauté — parce que n'est permise aucune dérobade — est à peine dissimulée par une anecdote statique. Ainsi Michaux dit-il: «On voudrait, impuissant, que ce qui fut n'ait pas été. On revient sans cesse à ce mur achevé du passé, qui serait à réaliser autrement, mais qui ne part pas, et seulement trouble les alentours qui obtusément s'y irréalisent, en vous défaisant vous-même». Toujours rigoureuse et hardie, l'oeuvre de Michaux trouve, dans ce recueil posthume, son dénouement. L'écriture, souvent sarcastique et imprécative, semble avoir délaissé la violence de textes plus anciens, sans pour autant quitter ces lieux de l'anxiété et du déchirement qui caractérisent Michaux, ainsi cette strophe: «un ciel glacialement ciel/ Obstrué à présent, barré, bourré de débris;/ ciel à cause de la migraine de la terre/ dépourvue de ciel/ un ciel parce



qu'il n'y a plus nulle part où poser la tête».

Évocation du monde intérieur (*La nuit remue*), de la difficulté de vivre (*Plume*), de la rupture d'avec le temps et l'espace (*Misérable miracle*) par l'exploration du rêve et de l'inconscient (*Connaissance par les gouffres*, *Façons d'endormi*, *Façons d'éveillé*), de paysages étrangers (*Ecuador*), de «mondes imaginaires d'une effrayante et magique cruauté» (*Voyage en grande Garabagne*), l'oeuvre de Henri Michaux se projette en des faisceaux multiples qui tous tentent de forcer l'opacité de l'univers. *Déplacements dégagements* pourrait apparaître comme la synthèse d'un projet soutenu durant cinquante années d'explorations, par le biais du poétique et du graphique, des composantes du monde se déployant comme des aires, projet que Michaux définissait, dès 1934 (en postface à «mes propriétés», l'une des parties de *La nuit remue*), comme suit: «Les morceaux, sans liens préconçus, y furent faits paresseusement au jour le jour, suivant mes besoins, comme ça venait, sans «pousser», en suivant la vague, au plus pressé toujours, dans un léger vacillement de la vérité, jamais pour construire, simplement pour préserver. (...) N'importe qui peut écrire «mes propriétés».

Francine Bordeleau

LES JOURS DE VIN ET DE ROSES

Alain Gerber
Robert Laffont, 1984

Il n'y a pas que le titre qui soit ici proustien. Les personnages de Gerber, dans les neuf nouvelles qui composent ce recueil, sont à la recherche d'un temps — et d'un bonheur — perdu. Recherche qui dévoile le plus souvent le vide de leur vie, le désespoir, la hantise de l'échec. Recherche qui sous-tend également une autre quête: celle de l'autre. Dans *Les jours de vin et de roses*, le narrateur idéalise l'image du père qu'il n'a pas connu, allant même jusqu'à porter ses vêtements, à chanter la chanson qu'il préférerait pour mieux s'identifier à lui. Jusqu'à la révolte de la fin où il cessera de vivre par procuration et affirmera qu'il n'est jamais trop tard pour profiter de la vie (p. 38).



Cette quête du père, et ailleurs du fils, de la femme, sera reprise dans *Mon fils l'écrivain*, *Sur l'épaule du monde*, *Gettin Some Fun Out of Life* et illustre les difficiles contacts entre les êtres, le manque de tendresse, la solitude, la fuite du temps. Dans *L'automne à New-York* et *Rêveur aux mains vides*, la résurgence du passé, avec ses contours, ses couleurs, ses odeurs, son aspect à jamais inachevé, s'effectue par la réminiscence d'un souvenir, d'une rela-

tion amoureuse. Mais persiste le même constat: *Brisé le rêve de recomposer le passé* (p. 170).

Dans *Ténèbre*, Alain Gerber aborde la relation à l'écriture. Le narrateur, un écrivain âgé de 62 ans, jette un regard critique tant sur son oeuvre que sur l'institution littéraire. Ici, la hantise d'avoir troqué l'honnêteté d'une démarche, d'une vie, pour le succès prédomine. Succès par ailleurs éphémère, comme tout ce que recherchent les personnages de Gerber.

On ne s'étonnera pas que l'écriture soit avant tout lyrique (bien qu'il y ait quelques teintes d'humour), que le ton soit celui de la confiance, que le passé simple ait ici préséance sur le présent: *Nous nous assimes dans cette galerie des solitudes, l'un en face de l'autre, en pleine lumière, pour nous faire réciproquement l'offrande de nos visages* (p. 178). Si Gerber excelle par moments à reconstituer une atmosphère, les dialogues, par contre, sonnent souvent faux et s'imbriquent difficilement au récit.

L'impression d'ensemble qui se dégage du recueil pourrait se résumer ainsi: ... *et pourtant je m'imagine heureux en ce temps-là* (p. 159).

Jean-Paul Beaumier



NIN-GAL
David Shahar
Gallimard, 1985

Nin-Gal est une jeune fille, une jeune Israélienne morte trop jeune après avoir inspiré un amour aussi total que bref au narrateur du roman. Cette histoire est à peine racontée et sa discrétion est inversement proportionnelle à son importance.

D'autres histoires s'enchevêtrent de façon volubile pour sertir cette vision fugitive de l'amour. Celles-là sont étalées en long et en large, chacune pouvant à elle seule constituer la trame d'un roman. Dans chaque cas, un personnage domine



celui d'Aharon Dan, l'écrivain hypocondriaque, celui de la belle et folle Anastasia et de son fils dévoué ou encore celui de la grande critique Léa Himmelsasch et de sa savante amie bibliothécaire.

L'auteur nous promène entre l'État d'Israël et Paris, mettant en scène des Juifs d'origines diverses. Cette variété, on le comprend, est caractéristique de la nouvelle société israélienne, société riche de possibilités et de contradictions. Les descriptions rapportées par le narrateur, qui se tient presque toujours en retrait du récit, illustrent plusieurs facettes de cette réalité, sans passion, mais avec une attention fidèle et affectueuse aux différences.

David Shahar est un conteur de grand talent et, à n'en pas douter, ce quatrième volume de la série «Le palais des vases brisés» sera lu avec plaisir par ceux et celles qui s'intéressent tout autant à la littérature qu'à l'histoire contemporaine.

Denise Pelletier



LES SEPT SOLITUDES DE LORSA LOPEZ
Sony Labou Tansi
Seuil, 1985

Après qu'un mari jaloux eût tué sa femme infidèle au vu et su d'une population sombrant dans l'apathie, Estina Bronza-

* Souligné par moi

commentaires

rio mobilise les femmes de Valancia pour un combat dont l'enjeu ne se résume pas à la seule cause féministe, mais également au maintien d'une longue tradition d'honneur qui nourrit les gens de la Côte. Combat inégal face aux autorités de Nsanga-Norda — capitale du pays et haut lieu du matérialisme et des influences occidentales — qui vouent une haine ancestrale à Bronzario et à ses gens. Depuis le moment où Lorsa Lopez tue sa femme jusqu'à la venue d'un juge d'instruction de la capitale s'écouleront quarante-sept années dont une disciple de l'héroïne tient la chronique.

les pages initiales laissent entrevoir une intéressante perspective narrative, l'intérêt du lecteur, par la suite, se dissémine peu à peu devant ce désir trop pressé de rendre compte des différents mythes ancestraux, des correspondances secrètes entre l'Homme et Dame Nature, de différentes intrigues passionnelles et de la décadence qui mine un code d'honneur devenu désuet. Parfois abandonnée, parfois reprise, la ligne parodique (cet éternel second degré devant lequel tant de lecteurs s'inclinent) ne saurait pallier au manque d'unité de ce roman que j'ai terminé par seule conscience critique. Mais peut-être ne suis-je qu'un de ces occidentaux qui refusent «d'autres manières de respirer».

André Lamontagne

LE PHYSICIEN PRODIGIEUX

Jorge de Sena
A.M. Métallé, 1985

Le thème du pacte avec le diable, qui trouve son point culminant dans le *Faust* de Goethe, a des sources anciennes dans la littérature ibérique. C'est à ces sources que le romancier portugais Jorge de Sena (1919-1978) a puisé quand en 1966 il a donné *O físico prodigioso*, traduit aujourd'hui par Michelle Giudicelli chez Anne-Marie Métallé. Il vaudrait mieux parler d'un réseau intertextuel tellement les emprunts sont composites, renvoyant au *Magicien prodigieux* (1637) de l'Espagnol Pedro Calderón de la Barca, puis à *L'esclave du démon* (1612) d'Antonio Mira de Mesquita et enfin aux légendes et chansons de Galice et du Portugal.

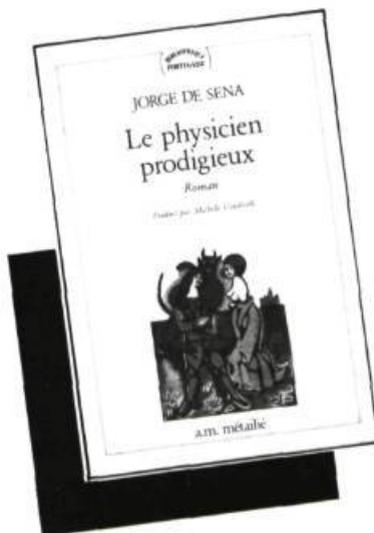
L'entreprise de Jorge de Sena consiste à fusionner deux contes distincts, l'un racontant comment une belle dame languide est sauvée par le sang chaste d'un jeune voyageur vierge et l'autre faisant le récit de l'impossible mise à mort

traits et circonstances emportés, sinon carrément hyperboliques. Car tout ici se rejoint: l'amour courtois, le maumariage, la sensualité passionnée, la vengeance, le désir, le rêve redouté, la folie de la Croisade, la cruauté de l'Inquisition, le miracle des roses, la peste bubonique. On ne doit donc attendre aucune délicatesse de ces registres dramatiques exacerbés, ce qui ne signifie pas que la subtilité est absente, trait non négligeable et, pour tout dire, un peu rare dans un roman hautement symbolique comme celui-ci. Le recours à un procédé de double narration en colonnes juxtaposées à certains moments du texte crée une fort plaisante ambiguïté où s'entremêlent la réalité et le désir, le possible et le merveilleux, l'original et l'original.

Gilles Pellerin



Désireux d'élargir aux dimensions de l'Histoire la peinture de ce microcosme isolé qu'est Valancia, Sony Labou Tansi risquait inévitablement la comparaison avec un écrivain plus connu. Mais là où Marquez opérerait, dans une fête verbale, une minutieuse reconstruction épique, Tansi propose un récit tirant dans toutes les directions, hésitant entre la fable et la chronique détaillée, ponctuelle, et ce dans un style mal défini, mal assuré. Dans un de ces avertissements d'auteur que j'abhorre, le romancier africain nous prévient que son «écriture sera crüe plutôt qu'écrite simplement». Pour ma part, je dirais qu'elle est hoquetée, sautant sans cesse d'un élément thématique à un autre. Si



d'un homme convaincu de sorcellerie que le Diable soutient (dans la pleine acception du terme) à l'heure du gibet. Le contexte médiéval permet au romancier de tracer des por-

DIFFUSION PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

PRIX NOBEL
DE LITTÉRATURE 1984

LE PARAPLUIE DE PICADILLY

de Jaroslav Seifert

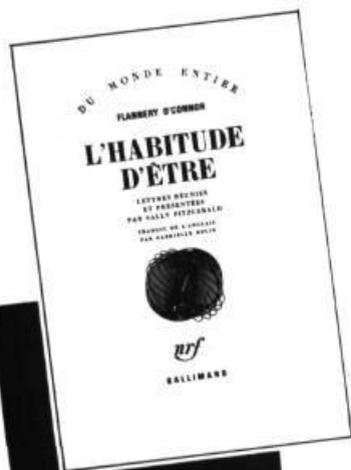
Poèmes traduits du tchèque
par Jan Rubes

Un recueil admirable de poèmes,
à la fois simples et graves,
aux images et aux rythmes somptueux,
par l'un des meilleurs écrivains
du XX^e siècle.



ÉDITIONS ACTES SUD 9,70 \$

Distributeur exclusif:
LES ÉDITIONS FRANÇAISES inc.,
1411 rue Ampère, Boucherville (Québec) J4B 6C5
Tél.: (514) 641-0514 • 871-0111



L'HABITUDE D'ÊTRE
Flannery O'Connor
Gallimard, coll. «Du Monde entier», 1984

Réunies et présentées par Sally Fitzgerald, ce recueil de lettres vise à (mieux) nous faire connaître Flannery O'Connor, romancière et nouvelliste américaine morte en 1964 à la suite d'une longue maladie. Plus que l'oeuvre, ces lettres s'attardent à nous dévoiler la femme, son acharnement à bâtir une oeuvre, son attachement à ses ami(e)s, son incessante et courageuse lutte contre une maladie héréditaire qui la fera vivre recluse sur une ferme de Georgie.

Les premières lettres (le recueil est divisé en quatre parties) datent de 1948 au moment où Flannery O'Connor se cherche un agent littéraire pour s'occuper de son premier roman encore inachevé. Parallèlement à ces démarches littéraires, plusieurs relations épistolaires, auxquelles elle restera fidèle sa vie durant, s'amorcent. Celle avec les Fitzgerald nous révèle une femme sensible, riieuse, aimante de la nature, de la vie; celle avec «A» s'inscrit davantage dans des préoccupations métaphysiques et littéraires, où son profond attachement religieux peut nous paraître par moments béat, crédule: *L'esprit fonctionne mieux lorsqu'il est ancré dans le monde de Dieu* (p. 118), déclare-t-elle dans l'une de ses lettres. On

comprend dès lors qu'elle affectionne plus particulièrement des écrivains comme Mauriac, Bernanos, Bloy, et qu'elle porte le jugement suivant sur les écrivains de la beat generation:... *beaucoup de bonne volonté mal employée et dévoyée* (p. 231).

Plusieurs lettres auraient pu être retranchées, en ce sens qu'elles n'apportent aucun éclairage ni sur l'oeuvre ni sur la femme. De savoir de quelle façon F. O'Connor a passé tel Noël, qu'elle envisage de rendre visite à tel ami, qu'elle vient d'acquiescer un nouveau couple de canards, m'apparaît sans importance pour le lecteur. L'écriture, le style auraient pu justifier la présence de certaines lettres, mais tel n'est pas le cas.

Contrairement à une correspondance, le lecteur est ici confiné à un seul point de vue. Et, malheureusement, il ne suffit pas toujours à maintenir l'intérêt.

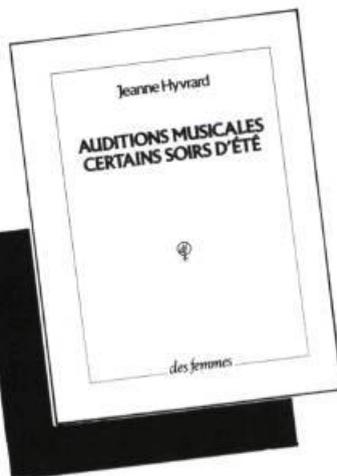
Jean-Paul Beaumier

AUDITIONS MUSICALES CERTAINS SOIRS D'ÉTÉ

Jeanne Hyvrard
Éd. des femmes, 1984

Jeanne Hyvrard est surtout connue (du moins ici) comme l'auteure des *Prunes de Cythère*, son premier roman (paru en 1975). Une voix féminine de plus, qui n'en finissait pas de se dire et de raconter la parole occultée, la folie, bref tout ce que ça peut signifier que d'être une femme dans un monde phallogocentrique (ouvrez et fermez les guillemets quand vous voudrez).

Ici, heureuse surprise. L'écriture est, mine de rien, incisive et précise. Le livre forme un habile mélange de textes brefs qui ne sont ni des nouvelles, ni des contes, ni des poèmes en prose. Peut-être certains textes se rapprocheraient-ils de «réflexions», sans pourtant avoir le ton lapidaire et sentencieux auquel cette pratique nous a trop souvent habitués.



Hyvrard nous fait pénétrer dans le quotidien et l'intime des êtres et des choses, restituant à des anecdotes apparemment banales une métaphysique, un sens davantage suggérés qu'énoncés. L'écrivaine possède ce don de créer des atmosphères déroutantes en partant de faits ordinaires, prévisibles. Et ce qui suscite peut-être le plus grand étonnement, dans ces très courtes fictions, c'est qu'il se trouve dans la légèreté la possibilité de tant de profondeur, et que cette profondeur apparaisse avec une aussi grande exactitude.

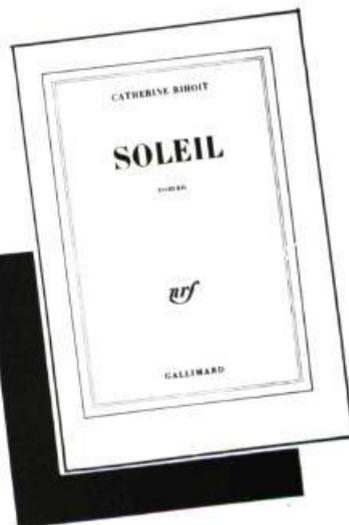
Jeanne Hyvrard démontre ici une écriture assurée, en pleine maturité. Rien, dans ce livre, qui ressemble à du travail, l'écrivaine nous conviant plutôt, généreusement, à cet immense plaisir qui fut sûrement le sien. «Pour donner une idée», quelques titres de textes: *Une tranche de rien, Les soucis, Les invités, La métaphysique, Aile de raie à la vapeur, Robert, La mobilité géographique...*

Francine Bordeleau

tagé, du bon et du mauvais. Elle ne savait même plus qui elle était sans lui, elle ne savait pas qui elle serait, seule.

Ils sont trois sur une petite île grecque; Réelle, l'Autre et l'Enfant. Une petite famille en vacances qui désire profiter de ce temps pour se retrouver. Mais Réelle franchit le cap de la quarantaine et éprouve une curieuse sensation de non-retour, d'impossibilité de vivre ce qu'elle n'a pas encore vécu. L'Autre partage sa vie depuis longtemps déjà. Mais l'amour, cette passion des premières années, c'est fini, ça ne reviendra pas.

Réelle se cherche. Les distractions de la vie quotidienne l'ont éparpillée, les années aussi. L'Autre et l'Enfant semblent vivre à l'abri, on dirait qu'ils sont étrangers à Réelle, qu'ils ne peuvent pas comprendre ce que chaque ligne nous livre à nous.

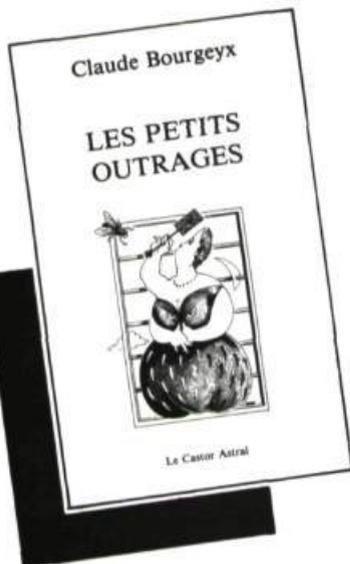


SOLEIL
Catherine Rihoit
Gallimard, 1984

Elle avait choisi. Elle était restée. Qu'aurait-elle pu faire d'autre? Elle ne se voyait pas de vie ailleurs. Elle ne pouvait pas le quitter, cet homme-là. Il s'était passé trop de choses entre eux, ils avaient trop par-

Soleil, s'il parle de vacances, n'est pas très reposant. On dira: un livre dérangeant. C'est inexact; l'écriture de Catherine Rihoit traverse cette crise, elle sait ralentir, faire silence, respirer. Elle sait rejoindre, quitter cette solitude (celle de Réelle), et se poser, là devant nous. Psychoanalyse? «Post-féminisme»? À vous de choisir.

Johanne Jarry



LES PETITS OUTRAGES

Claude Bourgeyx
Le Castor Astral, 1984

Le Castor Astral est, comme chacun sait, un animal bicephale rare sous nos nationales latitudes: sa direction est partagée entre Paris et Bordeaux (comme la course de vélo). On sait peu de choses de son catalogue sinon qu'on y a publié en coédition Lise Gauvin, Lucien Francoeur, Renaud Longchamps, Michael Delisle et une anthologie des poètes francophones, tout cela parce que sa diffusion ici est restée marginale. Il semble que ces questions de distribution seront bientôt réglées et j'espère qu'à ce moment-là on se donnera la peine (que dis-je? le plaisir!) de jeter un coup d'œil aux *Petits outrages* de Claude Bourgeyx sortis des presses fin novembre 1984. Il s'agit là des chroniques hebdomadaires signées Y. Bou que publiait *Sud-Ouest Dimanche*, un journal pourtant honnête de Bordeaux.

N'appuyons pas davantage sur les possibles (et réelles) irrévérences du recueil: ce serait faire injure aux lecteurs de nouvelles noires qui se gaussent bien des mises en garde, eux qui ont fait leur apprentissage de la sombre couleur dans les anthologies *Planète* ou chez Béalu, Fred et Sternberg-le-Jeune (oui, c'est possible; non, ça ne nous rajeunit pas). Ils vont se repai-

tre de la chasse aux nains, de la grossesse de la Maja nue de Goya, des sévices d'un élastique de slibard, des yeux qui nagent sur le bouillon gras et de quelques considérations qui laissent baba: *Si Dieu prenait l'apparence d'un homme, serait-ce la mienne ou celle de mon cousin Georges?* (p. 45). Ou encore: *Dieu peut-Il demeurer dans une passoire sans être contraint de s'accrocher énergiquement au rebord de l'accessoire de cuisine? En d'autres termes: Dieu est-Il liquide ou bien est-Il solide?* (p. 17). Si après ça on n'appelle pas le Concile...

Assujettie aux contraintes du calendrier (voir la façon d'échapper au Noël totalitaire) et de l'actualité, la veine finit par se tarir, il est vrai. Y. Bou y a vu. Prière de ne pas envoyer de fleurs.

Gilles Pellerin



DOUCE-AMÈRE

Maurice Pons
Denoël, 1985

Ce recueil de nouvelles est le livre d'un fin bourgeois: whisky, sports d'hiver, métaphysique, civet de lièvre aux morilles, délicatesse du palais — et de la plume.

Si vous aimez les phrases ciselées; si vous pouvez ne pas tiquer sous l'occasionnelle stridence de la banalité (*à la lumière d'un bougeoir, dont les flammes vacillaient sous le vent*); si vous aimez l'étrange inexplicable, les morts violentes énigmatiques, les disparitions et ré-apparitions post mortem; et finalement si vous avez décidé de ne pas y croire parce qu'il n'est rien de plus facile, tant la «voix» narrative est pure, lointaine, domptée, parfaitement domestiquée, rendue atone par la distance «artistique», eh bien plongez!

Ici est posée, de par sa stupéfiante absence, la question de l'écriture quand elle devient «style», ou «littérature», verbe soigné, impeccable au service



du RIEN — et je veux dire du réel, quand on prétend le «réfléter», l'amadou, le polir, le faire irrémédiablement mentir...

Le titre, lui, ne ment pas: la douce-amère, cette plante à la saveur changeante, ici tout entière drainée vers la mort, est traitée dans son écorce même comme un bel objet.

Mais vous avez le choix: Leconte de Lisle — ou Robbe-Grillet...

Et elle s'en fut, me laissant à mes incertitudes. (p. 160)

Richard Dubois



LE GUETTEUR D'OMBRE

Pierre Moinot
Gallimard, Folio, 1985

Le guetteur d'ombre a valu à Pierre Moinot, de l'Académie française, le prix Fémina 1979. Ce roman sensible amène le lecteur à s'interroger et à faire le vide en lui, comme le chasseur de Moinot. L'homme, un journaliste à la pige, qui vibre d'amour pour sa femme, est en quête de lui-même, de son identité. Entouré d'ombres qui l'étouffent, il quitte la ville, sa famille, pour se réfugier en forêt.

Il s'installe d'abord à l'hôtel du coin, seul bastion de civilisation avant la solitude totale. Il retrouve des airs familiers et

une certaine habitude qui ne le satisfait pas. Pour arriver à se purifier complètement, il lui faut l'isolement absolu qu'il obtient en habitant une grotte. Désormais seul, il traque sans relâche, jusqu'à son refuge, un chevreuil, comme pour exorciser ses fantasmes, ses peurs et ses prétentions. Qui sera le plus fort? En lutte avec lui-même, le chasseur guette désespérément l'animal presque irréel. L'homme perdra ce combat inégal, mais est-il vraiment vaincu? Il sort de sa retraite, en paix avec lui-même, heureux, ayant dissipé les ombres qui l'aveuglaient.

Les meilleurs moments du roman sont ceux qui mettent en présence le chasseur et le garde forestier, un vieux compagnon de chasse qui mène un autre combat, perdu d'avance: la maladie le ronge à petit feu. Ensemble, ils chasseront une dernière fois et parleront de la mort avec lucidité.



Bien construit, le roman se lit avec délice, ne serait-ce qu'à cause de la poésie sylvestre qui s'en dégage. Le rythme est lent, toutefois, mais en accord avec l'évolution qui se produit chez le chasseur. On ne peut s'empêcher de suivre le même cheminement.

Louise Caron



LE SEIN
Philip Roth
Folio, 1984

Depuis *Portnoy et son complexe*, on connaît le penchant de Philip Roth pour le grotesque. Le grotesque servant à la fois de décor et de révélateur, proposé comme interprétation du réel et comme moyen de l'appréhender. Avec *Le sein*, récit allégorique d'une centaine de pages, non seulement le penchant de Roth ne se dément pas, mais il s'affermir (!).

... je voudrais porter à votre connaissance, en toute humilité, que certaines choses sont plus prodigieuses que d'autres, et que je suis l'une de ces choses (p. 23), nous confie David Alan Kepesh, narrateur en même temps qu'objet de la narration. Professeur de littérature comparée — enseignant entre autres Swift, Gogol et Kafka — à l'université, Kepesh se retrouve un beau jour dans un hamac... d'hôpital. Son état empêche l'alitement: l'universitaire s'est soudainement métamorphosé en une *glande mammaire telle, aurait-on pu croire, qu'on n'en pouvait voir qu'en rêve ou sur une peinture de Dali* (p. 35). On nage en plein surréalisme avec, évidemment, des courants kafkaiens.

Au delà d'une allégorie érotico-absurde, c'est à une quête de l'identité que Roth nous convie. Kepesh, consta-

tant son inexplicable métamorphose, passera, en compagnie de son ex-analyste, par toutes les phases d'une démarche thérapeutique classique: incompréhension, trouble, étonnement, refus, révolte et, enfin, l'acceptation de soi, quelle que soit sa nature profonde. Toute la problématique est là: *La question, voyez-vous, n'est pas de faire ce qu'il est bien ou séant de faire; je ne me soucie pas, je puis vous l'affirmer, de ce qu'il est convenable de faire quand on est un sein. Ce qui me tracasse, c'est plutôt ce que je dois faire pour continuer à être moi.* (p. 47).

Le sein n'est pas sans rappeler *La métamorphose* — le rapprochement est d'ailleurs volontaire — et *Coeur de chien* de Boulgakov, mais ici c'est tout à la fois une satire du freudisme, avec des moments drôles et émouvants, et une dénonciation de l'immobilisme, des gens qui s'enferment dans une vision d'eux-mêmes à jamais figée. Aussi, n'est-il pas surprenant que le récit se termine sur ces vers de Rilke: «Tu dois changer ta vie.»

Jean-Paul Beaumier

NOUVEAUTÉS

- De guerre lasse**
Françoise Sagan
Gallimard
- La nuit du solstice**
Herbert Lieberman
Seuil
- Reine Mère**
Christine de Rivoyre
Grasset
- Pao Pao**
Pier Vittorio Tondelli
Seuil
- L'espérance de beaux voyages**
Yves Navarre
Flammarion
- Une tête pour une autre**
William Bayer
Robert Laffont
- Hannah**
Sulitzer
Québec Livres
- Diva, Nana, Luña, Lola**
Delacorta
Mazarine



COLLECTION DE POCHE

POINTS ROMAN SEUIL

CRÉATION...

Offert par votre libraire pour l'achat de 3 Points
"Le château des destins croisés"
d'Italo Calvino (Edition hors commerce)